


REVUE DE PRESSE  
Vimala Pons  
Mémoires de l'Homme Fente

  
TRANSCACHETTE TAPES

*Lors de la vente aux enchères de l'intégralité de son oeuvre en 1997, Mikki Rappuleinen est soumis à trois moments dit de « l'expérimentation de la Fente ». Nérose profonde d'anxiété aigue ou don d'une sensibilité sur-naturelle? La question reste entière. Toujours est-il que Mikki découvre sa capacité mystérieuse et envahissante dans un contexte stressant.*

TCT05

# VIMALA PONS

*Mémoires de l'Homme Fente*

**VIMALA PONS** *Mémoires de l'Homme Fente*



Contact presse : Maison Message

# SOMMAIRE

**PERSONA**, *Un pavé dans la mare*, printemps 2021

**SCENEWEB**, *Vimala Pons ou l'art de l'hésitation*, le 25 décembre 2020

**L'ŒIL D'OLIVIER**, *Vimala Pons, cinéaste d'un « film sans images »*, le 10 décembre 2020

**LIBÉ CULTURE**, *Peut-on retrouver le mystère opaque de son existence dans le faux plafond des toilettes ?*, le 09 décembre 2020

**LIBÉRATION**, *Vimala Pons, un destin sur la bonne voix*, le 08 décembre 2020

**LIBÉRATION.FR**, *Vimala Pons, un destin sur la bonne voix*, le 07 décembre 2020

**FRANCE CULTURE**, *Les conseils culturels de Vimala Pons*, le 04 décembre 2020

**TROIS COULEURS**, *Vimala Pons : « L'équilibre, c'est toujours rétablir le déséquilibre »*, le 30 novembre 2020

**RADIO NOVA**, *Vimala Pons pour « les Mémoires de l'Homme Fente »*, le 27 novembre 2020

**FRANCE INTER**, *Yseult, Younès et Vimala Pons*, le 26 novembre 2020

**FRANCE CULTURE**, *Vimala Pons : « Le cirque est quelque chose qui rassemble à une poésie du corps avec l'idée que l'impossible peut être réalisé »*, le 19 novembre 2020

**LE MONDE**, *Avec « Mémoires de l'homme fente », Vimala Pons s'attaque au son*, le 13 novembre 2020

**LIBÉRATION**, *Vimala Pons « J'écoute des films »*, le 30 juin 2020

# PERSONA

N°15 // PRINTEMPS 2021 // 10 € // DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR, LES ARTISTES NOUS DÉVOIENT LEUR FACE CACHÉE.



VIMALA PONS // FEU! CHATTERTON // LIONEL MACOR // JAMES JOHNSTON  
MANSFIELD. TYA // PTÔSE // BLACK COUNTRY, NEW ROAD // GISÈLE PAPE  
MUSTANG // FRANÇOIZ BREUT // TUE LOUP // RICHARD BELLIA // THOUSAND  
DANIEL PABCEUF // BROKEN WALTZ // YES BASKETBALL // THE BONAPARTE'S  
LUCIE BARATTE // JÉHAN // NORMA LOY // MAYA McCALLUM // IT IT ANITA  
SALUT LES ZIKETTES ! // THE NOTWIST...



VIMALA PONS

# UN PAVÉ DANS LA MARE

ENTRETIEN FRÉDÉRIC LEMAÎTRE // PHOTO PONS - GANGLOFF

VIMALA PONS FAIT PARTIE DE CES ÉLECTRONS LIBRES QU'ON ADORE. INVENTIVE, DRÔLE, TOTALEMENT IMPLIQUÉE DANS CHACUN DE SES PROJETS, ELLE EMPORTE AVEC ELLE UNE CONSTELLATION D'IDÉES COMME LE FOURMILLEMENT QUE PROPOSE SON LIVRE AUDIO *MÉMOIRES DE L'HOMME FENTE*. EN PLEINE PRÉPARATION DE SON PROCHAIN SPECTACLE, CELLE QUI JONGLE AVEC FRÉNÉSIE D'UN E TROUVAILLE À L'AUTRE, FAISANT DE LA VIE UN TOURBILLON RICHE D'ÉTONNEMENTS, SE POSE QUELQUES INSTANTS AVEC NOUS AU MILIEU DE SON ATELIER OÙ UN ROCHER EN MOUSSE MENACE DE S'ÉCROULER... DE RIRE, BIEN SÛR.

**Comment est né ce projet, *Mémoires de l'Homme Fente*?**

J'ai d'abord répondu à l'invitation d'un label indépendant qui réalise des sorties K7 et j'ai opté pour le format d'un récit, car pour pas mal d'artistes circassiens, il y a une volonté de partir de son art originel et de créer des extensions. Je ne suis pas musicienne donc pour moi l'idée était aussi de créer des motifs musicaux narratifs, mais de ne jamais faire de musique en tant que telle, sinon ce serait un autre travail. Ma démarche a été de mettre en musique de la parole, des narrations imbriquées et des descriptions de choses physiques comme on peut voir dans le cinéma de Chantal Akerman. Grâce à Loup Gangloff du label, j'ai aussi découvert l'univers labyrinthique mental de Thomas Pynchon (*Vente à la crête du lot 49*) et pour moi, faire cette fiction sonore n'était pas si différent de l'écriture de *Granak*.

***Mémoires de l'Homme Fente* a été commencé avant la pandémie, comment a-tu finalisé le tout?**

Je pensais enregistrer les voix de tous les acteurs (qui sont en fait les réalisateurs avec qui j'ai travaillé) pendant la pandémie, mais je n'avais malheureusement pas accès à eux physiquement, je leur ai donc demandé de m'envoyer des enregistrements que j'ai essayé de monter, ce qui s'est révélé être un travail impossible, car j'avais calé mes maquettes sur mon propre rythme. C'était une première pour moi, je n'avais jamais fait ça et je n'avais pas une capacité d'organisation énorme, en tout cas sur Logic Pro. Avec Tsihaka, nous avons souvent fonctionné ainsi : on apprenait à faire l'objet qu'on était en train de réaliser, en le faisant... ce qui est un peu le domaine de l'amateurisme (hahahaha !).

**Les voix des réalisateurs n'ont finalement pas été montées, que sont-elles devenues alors?**

Toutes les propositions étaient si drôles et Bruno Bidalys (qui joue le Commissaire Priseur, «*Mr Asymetric*») avait beaucoup travaillé et ce qu'il a fait était absolument génial. Au final j'ai synthétisé toutes les voix : elles apparaissent toutes à un moment vers la fin de l'histoire, moment d'accélération paroxysmique des hallucinations auditives du personnage principal. J'aimais bien ce que cela procurait, un peu comme quand on voit la photo de la vraie personne à la fin d'un biopic. Avec plus de temps, je ressortirai trente K7 avec leurs voix.

***Mémoires de l'Homme Fente* est l'histoire fictive d'un vrai peintre. Le nom de J.C. de Venty est-il une pure invention ou existe-t-**



### il vraiment ? En tout cas, ta biographie est bourrée de détails.

Il existe vraiment. En fait, tout part de Rebeka Warrior qui a trouvé dans une brocante un tableau de montagne classique signé J.C. de Venty, et a tenté de le reproduire environ seize fois à l'identique. (Elle a fait les Beaux-Arts, elle voulait être peintre au départ). Elle a ensuite voulu vendre ses toiles et m'a demandé de faire une sorte de ventes aux enchères improvisée. Les tableaux ont été vendus et disséminés. Pour ma part j'en ai trois. Un livre, *Caumcoum*, est d'ailleurs sorti chez Grante Égle, avec les reproductions. Le projet du récit est donc parti de là, j'ai écrit pour chaque tableau. Pour la jaquette de la K7, Rebeka Warrior avait d'ailleurs refait un tableau, car on pensait que ce serait la couverture. En ce qui concerne la fiction, j'ai toujours adoré les biographies depuis que je suis petite, alors je me suis dit que j'allais faire cette fausse biographie qui est, c'est vrai, absolument truffée de détails et de choses autofictionnelles. Par exemple, ma mère m'a dit un jour : « Je crois que je t'aime plus si tu n'avais pas de bras », je l'ai donc gardé, car je trouve cette phrase géniale. Il y a aussi beaucoup de passages issus de la vie de mon papa.

**Comment se sont assemblés justement tous ces éléments (la vierge mexicaine, le papier de mars, etc.) ? On a parfois l'impression que c'est une sorte d'écriture automatique comme le faisaient les surréalistes et dans laquelle n'intervient ni la conscience ni la volonté. Y avait-il un scénario ?**

Dans mon travail je procède toujours de la même façon. Je fais beaucoup de graphiques avant d'écrire, par Post-it, par étiquettes. J'écris beaucoup aussi à l'oral. Ensuite je retranscris le tout et je corrige. Les niveaux de lecture sont établis auparavant, c'est-à-dire que le point d'arrivée est déjà visible pour moi. Pour *Mémoires de l'Homme Fente*, j'ai aussi réécrit en enregistrant. J'ai

senti qu'il y avait besoin d'une matière sonore pour identifier un personnage, soit par un motif musical, soit par des fields-recording comme pour le papier de mars (je trouve ça touchant en 2021 de manger un mars, c'est comme un truc du passé alors que ça existe encore, hahaha). Pour la vierge mexicaine, c'est une sorcière qui me l'avait donnée au Mexique, c'est un objet porte-bonheur et je crois en la vertu des objets, à leur pouvoir animiste d'ouvrir des portes ou au contraire, de t'alléger lorsque tu t'en débarrasses.

**« La partie de la vie que nous vivons vraiment est très courte. Le reste se confond en inquiétudes, en suppositions et en souvenirs approximatifs », entendons-nous au début du récit. A-t-on trop conscience de notre conscience justement ?**

Sénèque parle de cette brièveté de la vie. Une fois que tu as enlevé les anticipations, les peurs, tu es dans une forme de présence, « *ici et maintenant* », sans jugement, ce qui n'arrive finalement pas si souvent. Je pense aussi que c'est pour ça qu'on boit et qu'on se drogue, probablement, parce que parfois ça ouvre aussi ces portes-là. Je crois également que c'est pour cela que certaines personnes sont attirées par des états de conscience altérée. Sans nommer les choses de façon évidente, on peut d'ailleurs altérer sa conscience avec le manque de sommeil, mais aussi l'effort physique, la répétition, la transe, la méditation, le jeûne... J'ai parfois la sensation que dans ces moments-là, on se débarrasse de beaucoup de choses. Du point de vue de ce que tu dis, la conscience peut être très libératrice et à la fois enfermante quand c'est mal dosé. Pour cette phrase, je pensais donc moins à la conscience qu'à cet état de réalité modifiée.

**Revenons à ce récit fictionnel. Tu as finalement fait les voix de tous les personnages, comme tu le faisais d'ailleurs déjà dans Grande. Y a-t-il quelque chose de jubilatoire à le faire ?**

Sur *Grande*, c'était plus l'idée d'être à la même vitesse que nos pensées ou nos émotions et de la collision de tout ça à l'intérieur de nous. Pour ce récit-là, les voix ont été transformées, c'était donc différent et beaucoup plus mis à distance d'une forme de technicité. La jubilation vient plus du montage que lorsqu'on est sur scène, car on est soi-même le montage à ce moment-là. Quand on est issu du spectacle vivant et qu'on change de médium, c'est une libération hallucinante d'avoir l'objet qu'on a créé devant soi sans être « *dedans* ». Ça revient à ce que tu disais sur la conscience. Tu cries et tu as un écho en retour, alors que quand tu

CI-DESSUS :  
Tableaux de  
Rebeka Warrior  
d'après l'œuvre de  
J. C. de Venty

es sur scène tu n'en as pas conscience et c'est aussi parfois ce qui en fait la beauté.

**Musicalement très minimaliste, la bande-son n'avait pas pour but d'être une œuvre musicale, disais-tu. Là encore, tu as tout fait.** Oui et je pense que ça s'entend, hahaha. Il y a même des bruits de mouettes, des bruits de chaises... j'ai utilisé un Moog model D, un Korg DD1, une clarinette, un Farfisa, un xylophone, des cymbales et un autre petit synthé Korg que j'avais déjà sur *Grande*.

**Après Grande, Tsihaka et toi aviez sorti un disque des musiques proposées dans le spectacle. C'est devenu *Victoire chose*. Aviez-vous retravaillé le tout ?**

Oui, l'idée était de sortir la bande originale, mais de ne pas être dans une démarche d'un album comme lorsque Ryuchi Sakamoto compose pour *Furyo*. Comme nous savions que nous n'allions pas faire de captations du spectacle pour garder l'émotion du live (on est d'ailleurs assez avares sur les images qui circulent) l'idée de ce disque nous semblait juste. Nous enregistrions d'ailleurs le spectacle tous les soirs sur K7 audio, déjà. On la mettait à prix libre et le premier spectateur qui arrivait au stand pouvait l'acheter. Ensuite pour le disque l'envie a été d'aller un peu plus loin, de restituer le spectacle autrement et il y avait comme un rêve de gamins de sortir un disque chez un label comme Teenage Menopause.

**Il y a finalement sur le disque assez peu de paroles tirées du spectacle.**

Nous n'en avons pas mis beaucoup oui, par rapport à l'idée de départ. Finalement on est resté assez près de la musique, mais c'était déjà beaucoup de travail, car dans *Grande*, on ne jouait pas des morceaux, c'était surtout des motifs édatés et il a fallu créer ces « morceaux » avec ces motifs épars. Tout d'un coup la prétention a été déplacée, car sur scène, quand tu fais un la mineur en train de suer sur ton synthé, que tu cours t'accrocher à douze mètres de haut avant de revenir, on te passe le fait de faire trois fausses notes... c'était donc un autre défi. Pour le prochain spectacle que je prépare *Le Périmètre de Denver*, ma première base de travail a été d'écrire tout le spectacle comme un livre audio. Par exemple, je fais des didascalies : (Vimala chuchote) « là, elle entre sur la droite... ». J'écoute et je vois sur scène le fantôme de ce que je devrais faire.

**Anachronique, ce travail sort sur K7 audio, elle-même anachronique. Que représentait ce médium pour toi jusqu'alors ?**

Il prend énormément de place chez moi. Ma

mère en enregistrait beaucoup, à tel point qu'après sa mort j'ai retrouvé des K7 où elle m'avait enregistrée tout au long de mon développement, de petite fille jusqu'à l'adolescence. J'avais des souvenirs de l'avoir vue faire ces enregistrements, mais je ne m'en souvenais plus. Elle avait documenté sa vie avec moi, sa famille... parfois malaisant même, mais intéressante, car par ce biais j'ai compris des enjeux de famille. Je n'ai d'ailleurs pas fini de les écouter. Ensuite, les K7 c'est la scène underground, c'est aussi le médium des punks féministes, et ça ne coûte pas cher. Et surtout, c'est tout simplement la proposition et le support du label Transcachette qui, comme énormément de label indépendants, réalise toutes ses sorties sur cassettes.

**“ Les K7 c'est la scène underground, c'est aussi le médium des punks féministes, et ça ne coûte pas cher. ”**

**Sur la face B de *Mémoires de l'Homme Fente*, la chanson de Gloria est peut-être le seul moment où on a affaire à une chanson, belle et très second de-**

**gré (« J'ai envie de t'arracher les boyaux »). Est-ce que tu serais tentée par un album de chansons ?**

Non, jamais de la vie ! Vraiment pas du tout, même si dans *Grande*, on s'était mis à chanter une fois ou deux. Ma mère était chanteuse. Elle avait sorti un 45T que j'ai toujours, mais dont elle regrettait beaucoup les arrangements. Elle avait 18 ans et elle a arrêté. C'est vraiment dur de chanter, je trouve. Par contre, ce qui me plaît de plus en plus, c'est la parole qui raconte, sur des lits de musique. Le côté Laurie Anderson, une façon de dire les choses plutôt que de les chanter. Pendant le premier confinement, j'étais en train de finir mon livre audio et Rebeka Warrior nous a enregistrés à plusieurs pour le nouvel album de Mansfield. TYA (un chœur de nos cinq tessitures), mais en fait la chanson n'a pas été gardée, ça n'avait peut-être pas sa place dans le disque. Hmm, tant mieux, hahaha ! Elle va aussi sortir sur son label WarrioRecords, un autre enregistrement que j'ai fait pendant ce fameux confinement. Ça va s'appeler *Eusapia Klane*, un EP qui est un nouveau livre audio lié à mon prochain spectacle *Le Périmètre de Denver*. Ça devrait sortir à l'automne 2021, en même temps que le spectacle. Rebeka Warrior a suivi ce travail musical et à la fin elle m'a dit : « Maintenant il faut que tu chantes... juste un peu, trois phrases ». (Quand je vous raconte ça, j'ai l'impression d'être dans un mauvais film en streaming). Quoi qu'il en soit, je l'ai fait. Trois phrases, pas plus, impossible. C'est un travail très long de chanter même apparemment mal et je peux vous le dire : je suis fan de karaoké et de Areski Belkacem. Pour revenir à *Gloria*, c'était une impro que j'avais enregistré sur un dictaphone avec un omnichord. Je l'ai conservé et j'ai rejoué par dessus ces espèces d'accords en contretemps pour compléter les instrumentations, puis j'ai placé le tout dans une acoustique de salle de bain. C'est le seul moment qui prend le temps.

**Gloria pourrait presque ressembler à l'image qu'on voit de toi sur la jaquette de la K7. Pourquoi ce choix d'un corps découpé ?**

C'est le label Transcachette qui réalise ces propres jaquettes et qui veut pour leur couverture un portrait du musicien ou de la musicienne. C'est la ligne éditoriale. Pour ma part, je n'avais pas spécialement envie d'une photo de moi et le seul moyen qu'on a trouvé, c'était de me mettre en tant que figure, de me casser en deux comme une statue et de me positionner dans un livre, dans



**Victoire chose**  
(Teenage Menopause)  
// 2019.



**Mémoires de l'Homme Fente**  
(Transcachette Tapes) K7 (7€) & Digital (6€)  
// 2020.

**Eusapia Klane**  
(WarrioRecords - Kythibong)  
à paraître à l'automne 2021.

le livre du livre, de m'inscrire sur le même plan que les objets qu'on voit. Sinon, nous en parlions, l'idée de départ était une peinture de Rebecka Warrior.

**Plusieurs films dans lesquels tu as joué devraient sortir cette année. Tout d'abord *Comment je suis devenu super-héros* de Douglas Attal, qui fait penser à *Vincent n'a pas d'écailles*, premier film français de «superhéro» auquel tu avais participé, mais j'imagine que c'est radicalement différent.**

Alors le film sortira directement sur Netflix, sortie mondiale OMG, ce qui veut dire *Oh My God*. *Vincent n'a pas d'écailles*, se revendiquait d'effets spéciaux «bio», alors que le film de Douglas Attal ne l'est pas du tout, c'est vraiment l'approche opposée, l'approche «round-up», c'est pour ça que ça m'a intéressé de les faire.

Je crois que j'ai toujours voulu être Belmondo, comme quoi c'est tout un travail d'arriver à se rencontrer soi-même dans la vie. C'est pas gagné. Les Attals m'ont offert la possibilité d'être cascadeuse, un grand désir fait de ménisque brisé. Le film ose un réalisme dystopique aigu confronté au décalage de la SF, le tout soutenu par un rythme de thriller policier tendu. Nous avons fait une projection à Deauville avec un Benoit Poelvoorde très en forme et d'ailleurs nous retournons ensemble prochainement dans un film d'Antonin Peretjatko, au Japon... un film de vampire, bien sûr (hahaha). What else ?

**Tu retrouves aussi Bertrand Mandico avec son nouveau film *After Blue*.**

Je n'ai pas encore vu le film, mais tout le monde dit que c'est un chef d'œuvre, j'ai envie de dire Youpi! C'est un western de science-fiction en couleur. *After Blue* est le nom d'une explosion sur laquelle il n'y a que des femmes et nous sommes toutes



Comment je suis devenue super-héros Netflix // 2021.

**“ Je crois que j'ai toujours voulu être Belmondo, comme quoi c'est tout un travail d'arriver à se rencontrer soi-même dans la vie. ”**

CI-DESSOUS : Vimala Pons pendant une représentation de *Grande*.



© VLADIMIR CONSIGNY

à la recherche d'une reprise de justice qui se nomme Kate Bush, mais ça n'est évidemment pas la chanteuse. Bertrand est encore allé de sa capacité à faire des images qui en disent plus que celles qu'on a l'habitude de voir. Il travaille picturalement sur le moindre détail.

**Et puis il y a aussi *Petite Fleur (jamais ne meurt)* de Santiago Mitre.**

C'est un film Franco-Argentin et Santiago Mitre est vraiment très talentueux. C'est un cinéma très réaliste, très politique, complètement à l'opposé de celui de Bertrand Mandico, et là il a voulu faire une comédie noire sur l'histoire d'un homme, dessinateur argentin qui vient s'installer en France.

Un jour il tue son voisin et le lendemain en rentrant chez lui, il le voit bien vivant. Un lien va se tisser entre eux et tous les jours il le tuera. Et tous les jours le voisin ressuscitera. C'est très très drôle. C'était un enjeu assez fou, car il y avait toute une équipe argentine qui ne parlait pas français. Nous avons réécrit une grande partie des dialogues avec Santiago Mitre et il a totalement accepté ce travail. C'est d'ailleurs assez rare de pouvoir prendre ce temps avant un tournage. J'ai un rôle où je parle énormément, mais à part l'équipe française, personne ne me comprenait sur le plateau (hahaha). Melvil Poupaud, Sergi Lopez et Françoise Lebrun sont épous touffants. Quant à l'acteur Uruguayen Daniel Hendler, il est vraiment absolument génial.

**Pour finir, quelle est l'histoire de cette photo de toi qui est en couverture de ce numéro de *Persona*? La malice du détail veut qu'on se mette à évaluer si oui ou non tu vas te prendre le pavé!**

Ah ça me fait plaisir! C'est moi qui l'ai faite. On voit d'ailleurs la télécommande dans ma main. Loup Gangloff, créateur du label Transchchette Tapes sur lequel est sortie la K7 m'a aidé à retoucher la photo. J'avais fait ma petite installation avec le faux pavé et du fil de pêche. Je venais tout juste d'acheter ce pull que je trouve génial, superbe. FACT. Quoi que tu fasses, ça te retombe toujours sur la tête. Alors, autant faire en mousse (c'est une citation de Diderot).

**Malgré la pandémie, force est de constater que tu travailles énormément.**

Oui il y a une petite névrose du remplissage, une peur du vide. J'arrive même à faire de l'anorexie du sommeil, c'est-à-dire que je m'empêche de dormir, en regardant des films. Il ne devrait pas y avoir tant de projets, mais c'est l'embouteillage de l'envie. ☺

## Vimala Pons ou l'art de l'hésitation



Génération sceneweb (25/30). Actrice pour le théâtre et le cinéma, Vimala Pons crée aussi depuis 2010 des spectacles où le cirque dialogue avec de nombreuses autres disciplines. Pour l'amour du doute. Avec Tsirihaka Harrivel, elle a créé en 2016 un spectacle qui a bousculé les codes du nouveau cirque : *GRANDE*, spectacle à compléter chez soi.

Par quel bout de son art prendre Vimala Pons ? Faut-il commencer par sa filmographie, et dire que du haut de sa trentaine elle a joué avec des réalisateurs de la Nouvelle Vague presque autant qu'avec des réalisateurs indépendants de la nouvelle génération ? Ouvrira-t-on plutôt son portrait en évoquant ses créations à la croisée du nouveau cirque, du théâtre ou encore du music-hall ? Ou peut-être en s'étonnant de sa nouvelle réussite sortie en novembre dernier en K7 et en digital : le livre audio *Mémoires de l'Homme Fente* [1] ?

En débutant cet article, on se sent pris d'une sensation bien connue de l'artiste : l'hésitation. On suivra donc son exemple : on ne choisira pas, ou disons le moins possible. Sans aller jusqu'à employer la parole bégayante qu'elle aime à pratiquer sur scène, on tentera de la suivre dans ses « montages parallèles », expression qu'elle utilise pour décrire sa manière d'être à l'art et à la vie. Son envie d'embrasser plusieurs disciplines, plusieurs mediums, et d'imaginer entre eux de passionnants dialogues.

### « Dans "parcourir", il y a "courir" »

*« Je crois qu'en art comme ailleurs, il y a deux façons de faire : parcourir, ou approfondir. Comme dans "parcourir", il y a "courir", j'ai choisi la première solution ! Quand on court on regarde souvent devant soi, de fait, j'ai raté beaucoup de beaux paysages ». C'est ainsi, avec sa fantaisie habituelle et son beau sens de la formule inattendue, que Vimala Pons répond à notre question concernant son année de formation au Centre Nationale des Arts du Cirque (CNAC), alors qu'elle était déjà en formation au Conservatoire national supérieur d'art dramatique (CNSAD). Celle qui, petite, rêvait de devenir écrivain et avalait compulsivement tous les plus gros livres qu'elle pouvait trouver, se découvre alors un désir fou de porter des choses sur sa tête. Celle qui, adolescente, voulait devenir scénariste, se prend d'amour pour les circassiens, pour leur goût du risque.*

N'ayant jamais pratiqué aucune discipline des arts de la piste avant d'entrer au CNAC grâce, dit-elle, à son pédagogue d'alors Alexandre Del Perugia – *« on ne parle jamais de lui, mais le nouveau cirque lui doit beaucoup, car il a essayé d'introduire de la pensée dans l'enseignement du cirque quand personne ne se donnait tellement la peine de le faire »* – ne prétend pas être physiquement à la hauteur des artistes qu'elle rencontre. Elle apportera autre chose au nouveau cirque, comme l'avait pressenti le pédagogue de l'école : un rapport singulier à l'écriture, au cinéma, au music-hall. Une mise en collision de toutes ces disciplines, qui donnent naissance à un tout fragmentaire mais bien cohérent, qui n'est plus ni théâtre ni cirque ni cinéma mais un mélange volontiers surréaliste de tout ça. Le tout baigné d'un humour salvateur, et mélancolique fait d'hésitation, de burlesque et d'une pensée toute en grands écarts.

### Le monde sur la tête

Son sens du « montage parallèle » permet à Vimala Pons de prendre en même temps trois chemins professionnels dès la sortie de l'école. Au cinéma, elle joue notamment auprès d'Albert Dupontel, de Jacques Rivette, de Bruno Podalydès et d'Alain Resnais. Au théâtre, elle participe à des créations de Jean-Michel Rabeux et de Jacques Rebotier, tout en poursuivant des recherches commencées au CNAC avec trois de ses camarades : Maroussia Diaz Verbèke, Tsirihaka Harrivel et Erwan Ha Kyoon Larcher. *« Nous voulions entre autres confronter texte et acte physique, en quelque sorte donner la parole au cirque. Nous avons pour cela mis en commun nos références personnelles, et les avons assemblées suivant certains principes du montage cinématographique »*. Leur pièce *De nos jours (Notes on the circus)*, qu'ils créent en 2012 sous le nom du collectif Ivan Mosjoukine, marque le paysage du nouveau cirque.

Le groupe joue ses 80 notes sur le cirque pendant plusieurs années, avant de se dissoudre. En partie du moins, car Vimala poursuit son exploration circassienne auprès de Tsirihaka Harrivel, avec qui elle crée en 2016 un autre spectacle qui bouscule les codes du nouveau cirque : *GRANDE-*, spectacle à compléter chez soi, où Vimala retrouve le bonheur de porter toutes sortes de choses improbables sur sa tête, et découvre bien d'autres plaisirs tout aussi incongrus. Comme celui de se faire bibendum en enfilant les uns sur les autres un maximum d'habits qui ont contraint le corps de la femme (de la ceinture de chasteté au tailleur des années 50), pour ensuite s'en libérer en un effeuillage tragiquement drôle. Inspirée par le genre de la revue musicale, cette pièce creuse les rapports entre acte physique et musique esquissé dans *Notes on the circus*. Et surtout, elle marque pour Vimala un renversement de son rapport aux mots, voire au monde. « *Depuis l'école, on disait : les choses parlent malgré nous. À partir de GRANDE-, nous avons décidé avec Tsirihaka Harrivel de travailler sur le fait que maintenant, nous ferons les choses malgré tout et nous parlerons malgré tout. Il est plus intéressant d'être dans un combat joyeux que dans une fausse défaite* ».

## Le gai non-savoir

Vimala Pons garde en effet en toutes circonstances le sens de l'humour. « *Je n'ai pas trouvé d'autre cataplasme, ou d'autre angle d'attaque pour me frayer un chemin dans la réalité* », dit celle qui a fini par admettre qu'elle ne sera ni écrivain ni scénariste, mais mélangeuse de formes diverses qu'elle ne maîtrise jamais pleinement. Comme Truquette, l'héroïne du premier film d'Antonin Peretjkao *La Fille du 14 juillet*, qu'elle incarne en 2013 et qui lui vaut l'entrée dans une certaine célébrité, l'artiste se place toujours au bord de la catastrophe. Chaque expérience est l'occasion de franchir une frontière. Celle du genre par exemple, dans *Les Garçons sauvages* (2017) de Bertrand Mandico, où elle incarne un jeune garçon envoyé sur une île mystérieuse où il se transforme peu à peu en femme.

Ces aventures cinématographiques ravissent Vimala, notamment par amour du son au cinéma. Elle « écoute » des films depuis de nombreuses années, pour le voyage intérieur que cela propose. D'où son désir d'aller vers des formes de plus en plus personnelles, comme le livre audio cité plus tôt, ou sa prochaine création qui verra le jour en 2022, avec laquelle elle sortira aussi un objet sonore cette fois en vinyle (sur le label Kythibong et WarrioRecords). Soit un seul en scène sur la supposée vie parallèle créée par nos mensonges, composé sous une forme chère à Vimala : la liste, qui permet tous les chocs, toutes les rencontres improbables. L'artiste ira aussi visiter dans *After Blue* une planète étrange en compagnie de Bertrand Mandico. On la retrouvera parmi des supers-héros chez Douglas Attal et avec un voisin tueur chez Santiago Mitré (*Petite Fleur, ne meurs jamais*). Autrement dit trois sorties cinéma en 2021.

Avant de terminer cet article, le doute nous reprend. Est bien de finir ainsi ? Pourquoi pas une phrase de l'artiste ? Au hasard : « *Je crois qu'il faut banaliser l'exceptionnel pour qu'il s'habille d'une chose qui ressemble à du sens* ». À méditer en attendant de retrouver Vimala, ici ou là.

**Anaïs Heluin – [www.sceneweb.fr](http://www.sceneweb.fr)**

[i] Label Transcachette : <https://transcachettetapes.bandcamp.com/album/vimala-pons-m-moires-de-lhomme-fente>



## Vimala Pons, cinéaste d'un "film sans images"

**C**omédienne, circassienne, Vimala Pons aime les défis et les nouvelles expériences. Avec sa dernière création, *Mémoires de l'Homme Fente*, l'artiste plurielle s'essaye à un tout nouveau genre de médium et invente le « film sans images ». Entremêlant récits, sons et musiques, elle signe une œuvre singulière et tisse avec malice la biographie fictive d'un peintre hongrois né en 1957.

***Comment l'art vivant est-il entré dans votre vie et quel a été le déclencheur qui vous a décidé à en faire votre métier ?***



**Vimala Pons** : Le déclencheur se situerait entre les souvenirs du manga *City Hunter* (Nicky Larson), pour la

mise en rapport de grands moments d'actions, de sérieux kitchs et de ridicules épouvantables, mais aussi dans le visionnage de la captation du *Cendrillon* des ballets de Lyon, chorégraphiés par **Maguy Marin**, en passant par la visite annuelle du Salon Nautique, Porte de Versailles à Paris, avec mon père, sans oublier Mademoiselle Pinot, ma professeure de littérature aux pantalons ajustés, qui nous emmenait voir *DV8* au Théâtre de la Ville. Pour comprendre la manière dont tout cela fait sens dans mon approche artistique, il est juste d'y adjoindre aussi les cours magistraux sur le montage de **Dominique Villain** à la Fac de cinéma à Saint-Denis.

***Femme orchestre, touchant à de nombreux arts, comment vous définiriez vous en tant qu'artiste ?***

**Vimala Pons** : A vrai dire, je ne me définis pas, je fais. J'essaie de rester concentrée. Pour moi c'est le rapport intime à la discipline qui est important. J'essaie de rester joyeuse. C'est le lien précieux au jeu, à l'humour qui fait de moi ce que je suis, ce que je crée. Pour cela, tous les prétextes sont bons.

***Avec Mémoire de l'Homme Fente, vous explorez le son. D'où vient cette idée de créer un film sans images ?***

**Vimala Pons** : J'écoute beaucoup de films, juste le son. C'est d'ailleurs devenu une sorte de hobby-passion. Pour la réalisation sonore



de *Mémoires de l'Homme Fente*, j'aurais voulu que les prises de son se fassent en décors naturels, faire une suite de « sons seuls » et « d'ambiance » comme au cinéma, et coupler cela avec

l'enregistrement studio de la voix du narrateur. J'ai finalement tout fait chez moi, les voix et les bruitages dans mes toilettes, sur ma chaise, dans ma cuisine, avec un papier de mars glacé qui traînait... L'idée d'un film sonore, plus qu'un livre audio, me séduit énormément car l'hors-champ y est très fort, de ce fait. Ce n'est pas la même façon d'écrire aussi : « story-board mental » versus « littérature ».

Autant que toute la partie sonore, cette musique « tapis », une musique d'ambiance, une musique comme un texte à trous, assez pauvre pour que les images aient la place de se former dans la tête de l'auditeur. Une musique « tuteur » et maladroite. Pour cela je me suis entourée d'un Moog modèle D (synthétiseur de années 60), d'un Omnichord (harpe électronique), un Tom bas, 3 cymbales, une clarinette métal Sib de marque Selmer, un pipeau, un Farfisa et un Korg DDD-1 (boite à rythme).

Par ailleurs, Les inspirations musicales tournent autour du travail de **Haruomi Hosono** dans son album *Philharmony*, les thèmes composés par **Mark Mothersbaugh** dans *The Aquatic Life* de **Wes Anderson** et **Robert Görl** en général.

***Qu'est-ce qui vous a inspiré et comment avez-vous travaillé ?***

**Vimala Pons** : J'ai écrit l'histoire pendant 15 jours lors d'un été, sur un carnet-papier moleskine noir. Puis l'année suivante, à la même période, j'en ai fait une maquette audio en laissant les plages d'interventions vides pour les acteurs – **Bruno Podalydès, Antonin Peretjatko, Pauline Laurillard, Marie Losier, Felix Kubin, Bertrand Mandico, Baya Kasmi, Santiago Mitré, Bernard Menez, Julia Lanoë & Tsirihaka Harrivel.** Puis, pendant le confinement du mois de mars, ne pouvant faire de vraies séances d'enregistrement avec eux, j'ai tout finalisé moi-même. J'en suis un peu triste, ça apportait beaucoup à l'histoire et j'avais écrit pour eux.

Le montage était déjà écrit sur le papier. Il mettait en parallèle deux récits venant s'entrechoquer par moment. La rencontre de deux lignes de narration qui finissent par dialoguer entre elles dans une sorte de méta-texte qui s'imbrique de plus en plus. Le principe de jeu « en rupture », de ne pas finir une phrase, de zapper, de couper le son

en cut sans attendre la fin car on a compris avant même que l'adverbe ne soit prononcé, et que l'évocation fait briller les choses par leur absence. Comme ne pas finir une pensée, ou qu'un infime détail de ce qu'on vit nous projette dans un autre détail si ténu de ce qu'on a pu vivre, ou de ce qu'on aurait pu vivre.

***Salles des ventes, scènes d'enfances, toilettes, vous invitez à fermer les yeux, à se laisser porter dans un monde fantasmé. Qu'espérez-vous déclencher chez l'auditeur ?***



**Vimala Pons :**  
Revenir au son  
c'est quelque  
chose qui m'a  
beaucoup apaisée  
dans ma vie. Soit à  
travers l'écoute de

fictions cinématographiques qui ne sont pas destinées à ça, soit à travers l'Ambiente japonaise en général, qui, plus qu'une musique, je trouve, propose de se placer différemment en soi pour écouter le monde. Comme l'ASMR. Je crois que Duras a dit « *le cinéma c'est le son* ». Bon. Elle exagère toujours mais je l'aime. Alors que, Brian Eno a dit, « *Remember those quiet evenings* ». Ce qui m'a inspirée c'est quelque chose entre ces deux phrases.

***Vous-sortez cette nouvelle forme artistique sous format cassette audio, un format vintage, pourquoi ?***

C'est l'invitation du label indépendant **Transcachette Tapes** qui est à l'origine de ce projet, et de ce choix de support. **Loup Gangloff**, créateur du label et musicien, sort sur format K7 et numérique les artistes qu'il choisit, dans la grande tradition de la contre-culture. Pourquoi ? Parce que c'est moins cher tout simplement.

J'ai d'ailleurs collaboré avec lui pour le mixage qui a été très important et avec **Olivier Demeaux** (Cheveux, Heimat) pour le master. Ils ont été tous les deux une aide précieuse et des oreilles avisées.

***Quelles sont vos futurs projets, incluent-ils une suite à ce film sans images ?***

**Vimala Pons** : Oui. Je vais sortir sur le label **Kythibong** et **WARRIORECORDS** une nouvelle histoire sonore,



complètement différente. Ça s'appellera *Eusapia Klane*. Cette fois avec l'aide d'un seul synthé, un petit MPK Mini Play Akai et un micro Audio Technica AT

4040, j'ai enregistré cette histoire me débattant avec les restes de mon option anglais renforcé et les visions auditives d'un road trip avorté que je n'avais pas réussi à faire sur la mythique Route 66 en 2010.

C'est l'histoire d'une femme qui s'appelle Eusapia Klane qui va chez le concessionnaire de voiture, car elle se dit qu'elle pourra probablement échanger sa voiture actuelle contre une voiture neuve. Elle essaie donc une voiture, avec laquelle elle s'enfuit vers Malaxy, loin de sa ville natale, qu'elle n'a jamais quittée auparavant. Dans ce nouveau lieu, elle rencontre une femme qui lui délivrera un message augural. Eusapia décide alors de partir avec cette femme vers un autre ailleurs, mais toujours dans la même voiture. C'est beaucoup plus simple. Ce récit audio fera aussi partie du spectacle que je prépare qui s'appelle *Le Périmètre de Denver*. Les deux sortiront pour l'hiver 21.

*Entretien réalisé par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore*

---

*Mémoires de l'Homme Fente, de Vimala Pons, chez **Transcachette Tapes**, 7 € la cassette, 6 € en version numérique. Sortie le 16 novembre.*

**AU PROGRAMME** Bonsoir. Vous n'avez jamais été aussi heureux. D'abord, vous vouliez être stylite, tout seul sur votre totem, une vie d'ascèse, mais quelque chose vous manquait. Alors, vous avez agrégé quelques semblables sur la colline autour de vous, et tout a pris sens. Désormais, vous êtes une petite dizaine de cénobites à vivre là-haut, dans la contemplation et la prière, et à vous partager ce poste de choix. D'ici, on surplombe tout: la machine à rêves **Cyberpunk 2077**, les chercheurs de métaux drolatiques de la série **Detectorists**, le mystère opaque de *l'Homme Fente* imaginé par **Vimala Pons**, les délicats objets 3D de notre invitée **Inès Alpha**. Au loin s'étend le désert du Nouveau-Mexique où s'évapora le musicien **Jim Sullivan** en 1975, un nuage de poussière y laisse entrevoir le **Convoi de femmes** de William A. Wellman qui semble s'être égaré en route et même Harlem vous apparaît, à travers les yeux de **Roy DeCrava**. Embrassant le tout du regard, vous vous entraînez à étirer le présent jusqu'à le rendre plus beau, comme savait le faire le regretté musicien **Harold Budd**. Mais une question demeure sans réponse: qui a installé là ce totem?



**LIVRE AUDIO** Peut-on retrouver le mystère opaque de son existence dans le faux plafond des toilettes?

► [La réponse dans \*Mémoires de l'Homme Fente\*, biographie fictive et cocasse d'un peintre par Vimala Pons, sur Libération.fr](#)

Photo: Loup Gangloff



Vimala Pons, figure facétieuse du cirque contemporain.  
PHOTO LOUP GANGLOFF

## Vimala Pons, un destin en bonnes voix

**L'artiste expérimentale sort «Mémoires de l'Homme Fente», un livre audio qui relate en textes et musiques la biographie fictive et cocasse d'un peintre dont les œuvres sont vendues aux enchères.**

Il y a toujours quelque chose d'émerveillant à entrer dans une réalisation solipsiste. Vimala Pons, figure lumineuse et facétieuse du cirque contemporain qui commence à bien se faire connaître, mais à chaque fois sur un terrain légèrement différent, a le sens du collectif: elle sait faire partie d'une troupe, se mettre au service d'une chorégraphie chorale, entrer dans la danse que d'autres ont conçue pour elle. L'an dernier, avec *Victoire Chose*, elle a montré qu'avec d'autres, comme Tsinhaha Harrivel ou Olivier Demeaux (Cheveu), elle savait aussi faire de la musique (voix, synthé, clarinette, claquettes). Mais *Mémoires de l'Homme Fente* (Mikla Rappulainen, sa vie, son œuvre), cassette «livre audio» qu'elle a

sortie mi-novembre sur le label lyonnais Transcachette Tapes, est encore différent. D'abord parce que cette fois, elle a tout fait seule: scénario, musique, réalisation, comme dit sobrement l'absence de biographie sur la page Bandcamp dédiée à l'objet sur la pochette duquel elle pose, coupée en deux et coiffée d'une chapka, laissant ouverte l'hypothèse farfelue qu'elle est peut-être aussi le sujet incident de cette biographie de peintre né le 31 janvier 1957 en Hongrie.

**Ferveur ludique.** Comparé à *Victoire Chose*, dont la poésie sonore était largement portée par la musique, *Mémoires...* est un objet plus narratif et paradoxalement plus «dialogué»: si on peut parler de dialogues à propos de ces voix, incarnations, accents, tonalités disparates, qui s'interpellent de la face A à la face B, comme à des années de distance, rafistolées ensemble par la situation d'un homme qui ne parle pas mais peint et ne retrouve le mystère opaque de son existence qu'un jour de septembre 1997, dans le faux plafond des toilettes de la salle des ventes où l'intégralité de son œuvre est en cours de vente aux en-

chères. Biographie «approximative», *Mémoires de l'Homme Fente* ne s'appuie ni sur des faits ni sur leur vraisemblance. Ne cherchez pas la trace de J.C. de Venty sur Internet, il n'a lui-même été arraché à une fente spatio-temporelle que par l'artiste Julia Lanoë qui en a déniché une toile quelconque qu'elle a recopiée quatorze fois, ce dont Vimala Pons fait un prétexte à sa propre entreprise biographique, bien plus donc qu'approximative, carrément extrapolée, plus hérière du *Evguénie Sokolov* de Gainsbourg (en considérablement moins scatophilie toutefois) que de la vie de Manet par Emile Zola.

Arbitraire dans ses rebondissements et pleine de prophéties plates, l'enquête policière forme un ensemble de signes rafistolés avec une ferveur ludique et enfantine. Là un motif de basse slappée (au synthétiseur) relance l'aventure, on pense à la bande-son du *Commissaire Moulin* par François de Roubaix; ailleurs, sur la montée de la plage B11, on pense au De Roubaix du *Samourai*. Les couleurs synthétiques dominent, les voix ont des accents, des langues différentes. «Notez tout ce que vous voyez, ne pensez pas que c'est inu-

tile. Il n'y aura aucun effet, mais ça fera son chemin en s'oubliant» dit «la femme voilée au sandwich à la viande». Les détails sont insignifiants quoique de la plus grande importance. Dans la salle des ventes, par inadvertance, Mikla vient de laisser tomber une pièce de cuivre ornée d'une petite Vierge mexicaine qui est «tout ce qui lui reste de ten dresses». La vie de Mikla est en fait pleine d'humiliations, à commencer par la manière dont le traitent ses parents, qui l'abandonnent, invoquant la raison imbattable selon laquelle «c'est plus pratique», en dépit de «ses dents blanches comme le casino de Deauville». Quand ce jour de 1997, Monsieur Emmerick, le commissaire-priseur, décrit, sur un ton guindé vainement érudit, son «œuvre maîtresse», marquée par une influence «crypto-gay tout autant que les réflexions d'Elie Faure», Mikla est juché sur la cuvette des toilettes, la balayette à la main, tentant d'atteindre une «forme noire» dans le faux plafond. Sa rencontre avec la narratrice, qui se révèle une actrice insoupçonnée de l'histoire depuis le début, Pythie immigrée en quête d'un endroit où se débarrasser d'un emballage de barre de Mars, scelle finalement son destin.

**Onomastique.** Entre la face A et la face B, le début et la fin, l'origine et la catastrophe, s'échafaude une miniature ludique et ambitieuse; anecdotique et opératique, solipsiste et pourtant chorale. Car les voix, les discours et leurs émanations musicales fusent surtout les rythmes, les timbres, les tons. Vimala Pons s'adonne aux joies de l'onomastique – déjà généreuse au point de redoubler le nom du personnage principal d'un surnom d'usage, Mikla Rappulainen; citons l'huissière de justice Lucie Daniel, l'épouse, Gloria Newprice, une certaine Fan n'y le Forestier, Ken Xekron, l'attaché de presse, qui n'est nommé que pour se prendre un poing dans la figure, ou le tout aussi fugace Yvain Cocktail Faltusi. Mais la démiurge ventri-loque fait plus: elle donne voix à un petit monde social tout entier, non sans parodier les discours: «Technique d'étravage à la ventrière, comme on sait, grabuge à la lumière d'un svoboda bleu marine, très intéressant, cette tentite hongroise je crois et pastel fluo, vendue ci-joint, telle quelle, impossible de distinguer le vrai du faux, c'est le titre intitulé», annonce le commissaire dont les intonations sont hilarantes. Mais tout cela n'est pas seulement cocasse, drôle, c'est une expérimentation féconde, puis qu'au fil des pages, s'esquisse une complexité psychique, chorale subliminale à la fois familière et trouble, comme certains souvenirs traumatiques auxquels on préfère ne pas penser mais qui continuent leur murmure en arrière-plan. Tandis que les échos des voix se mêlent, entre des notes de clarinette, soudain, on y repense: qu'est-ce qu'une vie, au fond? Une œuvre? On peut toujours se laisser bercer, en sourdine, sourire à un dernier petit gag sonore, ou jeter un oeil dans la fente. «No te preocupes» dit la voix (avec un parfait accent espagnol), «ça fera son chemin en s'oubliant».

AGNÈS GAYRAUD

VIMALA PONS *MÉMOIRES DE L'HOMME FENTE* (Transcachette Tapes).

## VIMALA PONS, UN DESTIN EN BONNES VOIX

L'artiste expérimentale sort «Mémoires de l'Homme Fente», un livre audio qui relate en textes et musiques la biographie fictive et cocasse d'un peintre dont les œuvres sont vendues aux enchères.



Il y a toujours quelque chose d'émouvant à entrer dans une réalisation solipsiste. Vimala Pons, figure lumineuse et facétieuse du cirque contemporain qui commence à bien se faire connaître, mais à chaque fois sur un terrain légèrement différent, a le sens du collectif : elle sait faire partie d'une troupe, se mettre au service d'une chorégraphie chorale, entrer dans la danse que d'autres ont conçu pour elle. L'an dernier, avec *Victoire Chose*, elle a montré qu'avec d'autres, comme Tsirihaka Harrivel ou Olivier Demeaux (Cheveu), elle savait aussi faire de la musique (voix, synthé, clarinette, claquettes). Mais *Mémoires de l'Homme Fente (Mikki Rappuleinen, sa vie, son œuvre)*, cassette «livre audio» qu'elle a sortie mi-novembre sur le label lyonnais Transcachette Tapes, est encore différent. D'abord parce que cette fois, elle a tout fait seule : scénario, musique, réalisation, comme dit sobrement l'absence de biographie sur la page Bandcamp dédiée à l'objet sur la pochette duquel elle pose, coupée en deux et coiffée d'une chapka, laissant ouverte l'hypothèse farfelue qu'elle est peut-être aussi le sujet incident de cette biographie de peintre né le 31 janvier 1957 en Hongrie.

## Ferveur ludique

Comparé à *Victoire Chose*, dont la poésie sonore était largement portée par la musique, *Mémoires...* est un objet plus narratif et paradoxalement plus «dialogué» si on peut parler de dialogues à propos de ces voix, incarnations, accents, tonalités disparates, qui s'interpellent de la face A à la face B, comme à des années de distance, rafistolées ensemble par la situation d'un homme qui ne parle pas mais peint et ne retrouve le mystère opaque de son existence qu'un jour de septembre 1997, dans le faux plafond des toilettes de la salle des ventes où l'intégralité de son œuvre est en cours de vente aux enchères.

Biographie «approximative», *Mémoires de l'Homme Fente* ne s'appuie ni sur des faits ni sur leur vraisemblance. Ne cherchez pas la trace de J.C. de Venty sur Internet, il n'a lui-même été arraché à une fente spatio-temporelle que par l'artiste Julia Lanoë qui en a déniché une toile quelconque qu'elle a recopiée quatorze fois, ce dont Vimala Pons fait un prétexte à sa propre entreprise biographique, bien plus donc qu'approximative, carrément extrapolée, plus héritière du *Evguénie Sokolov* de Gainsbourg (en considérablement moins scatophile toutefois) que de la vie de Manet par Emile Zola.

Arbitraire dans ses rebondissements et pleine de prophéties plates, l'enquête policière forme un ensemble de signes rafistolés avec une ferveur ludique et enfantine. Là un motif de basse slappée (au synthétiseur) relance l'aventure, on pense à la bande-son du *Commissaire Moulin* par François de Roubaix ; ailleurs, sur la montée de la plage B11, on pense au De Roubaix du *Samourai*. Les couleurs synthétiques dominant, les voix ont des accents, des langues différentes. «*Notez tout ce que vous voyez, ne pensez pas que c'est inutile. Il n'y aura aucun effet, mais ça fera son chemin en s'oubliant*» dit «*la femme voilée au sandwich à la viande*». Les détails sont insignifiants quoique de la plus grande importance. Dans la salle des ventes, par inadvertance, Mikki vient de laisser tomber une pièce de cuivre ornée d'une petite Vierge mexicaine qui est «*tout ce qui lui reste de tendresse*». La vie de Mikki est en fait pleine d'humiliations, à commencer par la manière dont le traitent ses parents, qui l'abandonnent, invoquant la raison imbattable selon laquelle «*c'est plus pratique*», en dépit de «*ses dents blanches comme le casino de Deauville*». Quand ce jour de 1997, Monsieur Emmerick, le commissaire-priseur, décrit, sur un ton guindé vainement érudit, son «*œuvre maîtresse*», marquée par une influence «*crypto-gay tout autant que les réflexions d'Elie Faure*», Mikki est juché sur la cuvette des toilettes, la balayette à la main, tentant d'atteindre une «*forme noire*» dans le faux plafond. Sa rencontre avec la narratrice, qui se révèle une actrice insoupçonnée de l'histoire depuis le début, Pythie immigrée en quête d'un endroit où se débarrasser d'un emballage de barre de Mars, scelle finalement son destin.

## Onomastique

Entre la face A et la face B, le début et la fin, l'origine et la catastrophe, s'échafaude une miniature ludique et ambitieuse ; anecdotique et opératique, solipsiste et pourtant chorale. Car les voix, les discours et leurs émanations musicales fusent sur tous les rythmes, les timbres, les tons. Vimala Pons s'adonne aux joies de l'onomastique - déjà généreuse au point de redoubler le nom du personnage principal d'un surnom d'usage, Mikki Rappuleinen : citons l'huissière de justice Lucie Daniel, l'épouse, Gloria Newprice, une certaine Fanny le Forestier, Ken Xekron, l'attaché de presse, qui n'est nommé que pour se prendre un poing dans la figure, ou le tout aussi fugace Yvain Cocktail Faltussi. Mais la démiurge ventriloque fait plus : elle donne voix à un petit monde social tout entier, non sans parodier les discours : «*Technique d'étirage à la ventrèche, comme on sait, grabuge à la lumière d'un svoboda bleu marine, très intéressant, cette teinte hongroise je crois et pastel fluo, vendue ci-joint, telle quelle, impossible de distinguer le vrai du faux, c'est le titre initial*», ânonne le commissaire dont les intonations sont hilarantes. Mais tout cela n'est pas seulement cocasse, drôle, c'est une expérimentation féconde, puisqu'au fil des pages, s'esquisse une complexité psychique, chorale subliminale à la fois familière et trouble, comme certains souvenirs traumatiques auxquels on préfère ne pas penser mais qui continuent leur murmure en arrière-plan. Tandis que les échos des voix se mêlent, entre des notes de clarinette, soudain, on y repense : qu'est-ce qu'une vie, au fond ? Une œuvre ? On peut toujours se laisser bercer, en sourdine, sourire à un dernier petit gag sonore, ou jeter un œil dans la fente. «*No te preocupes*» dit la voix (avec un parfait accent espagnol), «*ça fera son chemin en s'oubliant*». ◀

## Les conseils culturels de Vimala Pons

▶ ÉCOUTER (5 MIN)



### Pour aller plus loin :

Vimala Pons était l'invitée d'Arnaud Laporte dans Affaires culturelles à l'occasion de *Mikki Rappuleinenou Mémoires de l'Homme Fente*, son livre audio et court métrage sonore paru le 16 novembre 2020 en K7 audio sur le label [Transcachette Tapes](#) ainsi qu'en digital sur le bandcamp du même label.



## Vimala Pons : « L'équilibre, c'est toujours rétablir le déséquilibre »



Wilfried Paris • 30 novembre 2020

Garçon sauvage chez Bertrand Mandico, fascinant objet du désir dans *Marie et les naufragés* de Sébastien Betbeder, jeune femme mutine ou intimidante chez Antonin Peretjatko, Vimala Pons campera bientôt une policière dure à cuire dans *Comment je suis devenu super-héros* de Douglas Attal (sortie prévue en avril 2021). L'égérie du jeune cinéma français, qui revisite aussi le langage du music-hall en duo avec Tsirihaka Harrivel dans le spectacle *GRANDE* depuis 2016, signe ces jours-ci un livre audio, *Mémoires de l'homme fente, Mikki Rappuleinen, sa vie, son œuvre*, biographie imaginaire d'un peintre pourtant bien réel. Un bon prétexte pour un entretien à entrées multiples avec cette touche-à-tout à la tête solide.

Tu te définis souvent comme « *spécialiste en ce que je ne sais pas faire* ». Est-ce pour cela que tu multiplies les moyens d'expression, entre le cirque, le cinéma, la musique ou ici, le livre audio ?

Oui, il faut aussi apprendre à ne pas savoir faire. Par exemple, moi je ne suis pas musicienne mais justement, quand on commence à faire de la musique, il y a un endroit qu'il ne faut pas dépasser, parce qu'on devient vite très mauvais. Juste avant, quand on n'est vraiment « que » nul, il y a une forme de spontanéité créative, qu'on perd en dépassant ce périmètre. Moi, j'ai l'impression de maîtriser mon éparpillement en m'éparpillant encore plus. Par exemple j'ai appris à utiliser le logiciel Logic Pro juste pour cet objet-là, un livre audio. Il y a une forme de déniement là-dedans, qui est très stimulant et créatif. Et puis, de par ma petite formation de cirque, je viens d'une conception ancienne de l'artiste circassien, comme celui qui sait un peu jongler, un peu tenir sur les mains, un peu grimper haut. Cette manière de savoir tout faire, mais juste « un peu », oblige finalement à se questionner sur ce qu'on veut dire.

Après, tu fais des choses et au bout d'un moment, tu relies toutes ces choses entre elles et elles prennent un sens commun. À ce moment-là ce sont souvent les obsessions qui brillent d'un coup. Tu te dis : « *Ah oui, je croyais faire des choses très différentes, mais je disais juste la même chose avec un médium différent.* » C'est peut-être pour me répéter sans avoir l'impression de me répéter que je change régulièrement d'outil.

**Sans parler d'obsessions, la forme se complexifie, non ? De quelle manière ton travail évolue-t-il selon toi ?**

En ce moment, j'aspire plutôt à simplifier, déblayer, en racontant pour mon prochain livre audio une histoire très simple et linéaire, et j'ai beaucoup de mal. Je crois que j'essaie de plus en plus de considérer chaque chose telle qu'elle est. Prendre le temps de la regarder et aussi de regarder les endroits de passage d'une chose à une autre. Par exemple, ce qu'il y a entre la tasse sur cette table et l'ordinateur posé à côté. Avant, je passais très vite de la tasse à l'ordinateur, ils avaient des existences comme séparées. Maintenant, je m'intéresse à tout ce qu'il y a entre eux, tout ce qui les relie. C'est peut-être un truc de sportive : avant j'étais obsédée par la figure finale, la position, sans m'intéresser au passage d'une figure à une autre. Dans *Histoire de l'homme fente*, on passe sans cesse d'un énoncé à un autre, ce qui correspond finalement à un échec, à un « *c'est pas ça* ». Plutôt que de considérer chaque énoncé comme sans valeur, je commence à voir la valeur de la somme des énoncés.

**Dans [une interview pour les Inrocks en 2019](#), tu disais que « *contre le mensonge sans fard* », il fallait affirmer « *la nécessité, plus que jamais, de fictions artistiques assumées, de catharsis conscientes et pas larvées* ». Est-ce que ce premier livre audio, la biographie imaginaire d'un peintre, relève d'une telle fiction ?**

Oui, il se passe quelque chose en ce moment autour de l'idée de force fabulatrice, cette puissance de l'imaginaire qui fonde les sociétés, la capacité qu'on a à inventer des symboles, des métaphores, pour se représenter nos peurs, nos souffrances, et les mettre en commun. L'aspect négatif de ce désir de fictions, c'est l'utilisation de cette force fabulatrice par les fake news, les infox, les intox... Moi, ça me plaît d'essayer de regarder ça de manière amusée, créative et un peu analytique. J'ai écrit la suite de *Hook* [film de Steven Spielberg qui imagine un Peter Pan adulte, ndlr] à 12 ans, et à 24 ans, un scénario dont je n'ai jamais rien fait, donc j'ai toujours eu envie d'écrire des narrations plus linéaires. Mais c'est la première fois que je me confronte à l'écriture d'une véritable histoire, un biopic même, sur un vrai peintre, que je ne connais pas, et à qui j'invente une fausse vie. Dans le travail d'écriture réalisé pour notre spectacle de cirque, *GRANDE*, il n'y avait pas qu'une seule histoire, mais plein d'histoires imbriquées.

**Avec ton partenaire Tsirihaka Harrivel, vous présentiez en effet GRANDE comme un « agencement », la « ré-organisation de choses ancestrales mises au même niveau ». Ce livre audio relève-t-il également de la réunion d'éléments disparates qui forment une unité ?**

Oui, cette histoire est truffée d'anecdotes qui sont issues de ma vie, ou de celles des autres. Il y a des phrases que ma mère m'a dit, comme « *Je crois que je t'aimerais encore plus si tu n'avais pas de bras* » et je me suis aussi inspirée de mon père, ou des réalisateurs qui devaient participer à cet enregistrement, comme [Bertrand Mandico](#), Antonin Peretjatko, ou [Bruno Podalydès](#), avant que le confinement ne m'oblige à enregistrer moi-même toutes les voix, en modifiant la mienne, en l'accélégrant ou en la ralentissant. J'avais beaucoup aimé *La boîte vocale d'Alex Buchard*, une fiction radiophonique de France Culture où Bruno Podalydès incarne un réalisateur dont on découvre les péripéties au Festival de Cannes par la seule entremise de son répondeur téléphonique. Et j'écoutais beaucoup de cassettes quand j'étais enfant, des biographies de Chopin, Liszt, Mozart, ou des récits d'Alain Decaux sur Victor Hugo.

Je crois que je voulais rentrer dans cette famille là. Les biographies de Stephen Zweig ou les séries policières, comme *Colomba*, et leur goût pour les objets-témoins et les détails fatals m'ont aussi inspirée. J'ai l'impression de recevoir ma vie de manière fragmentée, et agencer tous ces fragments est une manière de leur donner une continuité, un sens. Au début, on n'y comprend rien, et puis on crée des liens, on construit son sens à soi, avec ses souvenirs, des objets, des superstitions. Et si un récit reflète souvent l'échec à dire, à trouver une continuité à tout ça, on la trouve finalement, mais seulement à la fin. C'est ce que dit Leos Carax, citant Louis Aragon, à la fin de son *Mauvais sang* : « *Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard.* »

**« J'aime bien l'idée d'animisme et je m'intéresse au pouvoir du symbole. »**

**Est-ce que se voir à l'écran, ou entendre un enregistrement de sa voix, permet de mieux saisir la somme de ces fragments ?**

En tant qu'acteur de cinéma, tu es obligé de te voir à l'écran. Or, au bout du troisième film, tu commences à te copier toi-même, sans faire exprès. Et peu à peu, les gens te demandent de jouer ça. Tu deviens alors une copie malade de toi-même, qui s'imité de plus en plus mal. Les réalisateurs doivent aussi parfois lutter contre ça. Quand on est allé tourner *La Loi de la jungle* en Guyane, tous les acteurs avaient vu *La Fille du 14 juillet*, le premier film d'Antonin Peretjatko, qui était tourné en accéléré, et tout le monde est arrivé en parlant à toute vitesse, avec une voix suraiguë. Antonin nous a dit : « *Attendez les gars, je filme déjà en vingt-et-une images par seconde, si vous parlez tous en vingt-trois images par secondes, ça va être une catastrophe* ». C'est un peu comme les enfants qui imitent leurs parents : ils finissent par en devenir les caricatures.



**Dans ton livre audio et dans tes projets scéniques, tu développes une sorte de fétichisme autour des objets, comme s'il fallait les sauver de l'oubli. Que sont ces « objets-témoins » qui conserveraient la mémoire et l'énergie d'un moment passé ?**

J'aime bien l'idée d'animisme et je m'intéresse au pouvoir du symbole. La force fabulatrice est autant dans les jeux d'enfants que dans les mythes qui ont construit notre histoire. C'est à la fois la plus grande tragédie et la plus grande comédie du monde. Dans mon livre audio, à un moment, le personnage principal perd une petite pièce de monnaie alors qu'il assiste à une importante vente aux enchères de ses œuvres. Et d'un seul coup, tout ce qui compte est cette petite pièce porte-bonheur tombée par terre, tout son univers se met à tourner autour de cet objet. Il se dit : « *C'est tout ce qu'il me reste de tendresse* ». J'ai lu dans un bouquin que dans ces moments-là, importants, le stress ressenti fait qu'on s'attache d'abord aux trucs pas importants plutôt qu'aux trucs vraiment importants qui se passent autour de nous, et sur lesquels on devrait vraiment se concentrer. Je crois que j'ai une sorte de vie parallèle comme ça, dans laquelle je résous un problème en m'attachant à un seul petit objet, que j'investis d'un grand pouvoir.

**C'est la raison pour laquelle tu as choisi une cassette pour diffuser ton livre audio ? C'est un objet magique pour toi ?**

C'est un instrument propre à la contre-culture, et ça ne coûte pas cher. Et comme tout est hyper dématérialisé, on n'écrit pas de la même façon quand on sait que la cassette va s'arrêter à un moment donné, qu'il y a une face A et une face B.

Après *Vincent n'a pas d'écailles*, tu joues dans *Comment je suis devenu super-héros*, sur une clique de super-héros banals. En même temps, dans ton spectacle *GRANDE*, tu t'amuses à faire des choses extraordinaires comme porter des machines à laver sur la tête. Que penses-tu de ton statut de véritable super-héroïne ?

Je n'en pense pas grand-chose à vrai dire parce que l'acte dit « extraordinaire » et brandi devant les yeux des gens, il arrive souvent à la fin d'une chaîne d'opérations si ennuyeuses, rébarbatives et laborieuses que c'est difficile de voir son auréole scintillante. Être une super-héroïne ce serait regarder le monde tel qu'il est, et l'aimer tout en voulant le changer quand même. Finalement ça donne envie de coudre une cape vert-amande à Christiane Taubira. Au cinéma, dans *Vincent n'a pas d'écailles*, je fais « la fille qu'on rencontre », et dans *Comment je suis devenu super-héros*, je suis un peu le fils du commissaire Gordon dans *Batman* et de Danny Glover dans *L'Arme fatale*, avec le blond platine d'*Une femme sous influence*. Finalement, j'ai des « super-possibilités », et les « possibles » ou la « possibilité » n'ont rien à voir avec le « pouvoir ». Moins puissant peut-être mais plus magique ? Va savoir.



Pour quelles raisons as-tu choisi cette spécialité de porter des objets en équilibre sur la tête ? Et qu'est-ce que ça recouvre pour toi ?

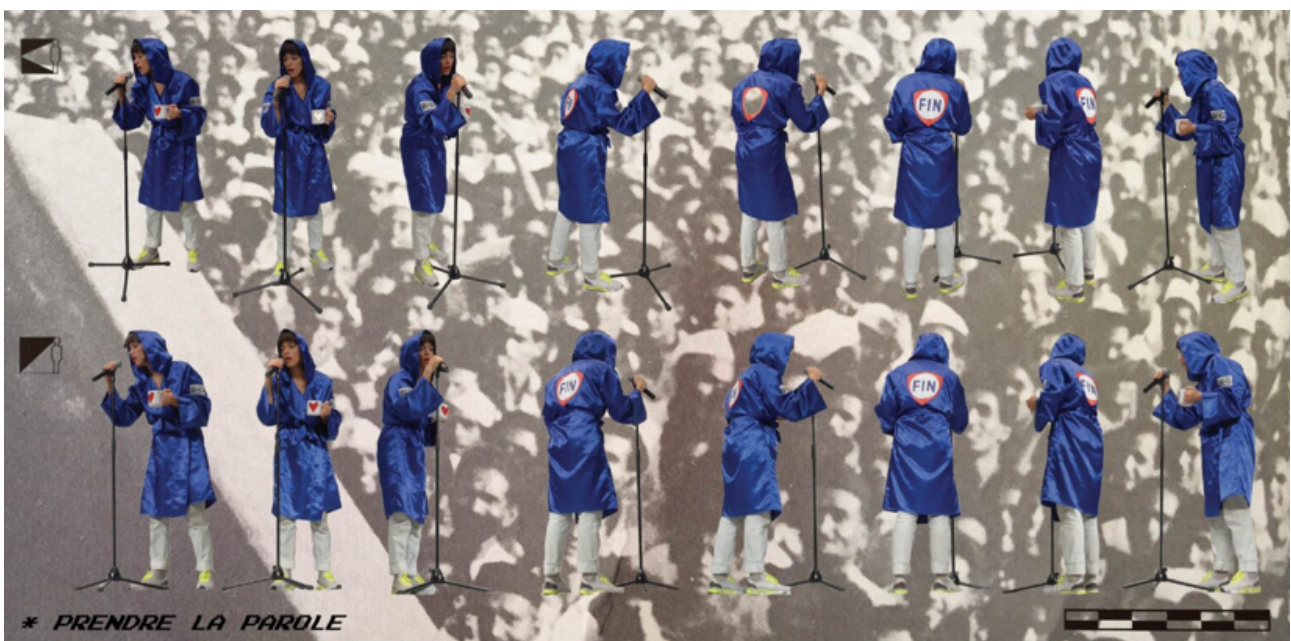
La plupart des femmes et des hommes en Asie et en Afrique, de l'Inde aux plateaux andins utilisent cette technique pour transporter des objets ou de la nourriture. Moi je porte en équilibre sur ma tête des objets dont la taille varie entre 30cm et 5m30, et dont les types de déséquilibre sont tous différents. J'ai choisi cette spécialité ou plutôt cette obsession m'a choisie, parce que l'image créée met en place deux « vignettes », comme une sorte de split-screen. Dessous : la personne qui porte sans regarder, sans voir ce qu'elle porte. Dessus : l'objet, la charge érigée en hauteur. Le regard du spectateur se pose tour à tour, et à la fois, sur ce « piédestal vivant » – la performeuse, moi – et sur l'objet. Le performeur peut paraître parfois aussi inconscient de ce qu'il supporte, que menacé par ce qu'il met en valeur.

Le potentiel de sens que déploie cette image simple et la portée tragi-comique que propose cette action me permet de dresser différents portraits liant toujours un personnage à un objet gigantesque, ou une vie à son déséquilibre propre. Cela met en avant le combat toujours aussi drôle que violent entre les décisions intellectuelles, les idées, les rêves, l'éthique, et la « réalité de terrain », la réalité physique. La superposition de l'un sur l'autre, et à la fois, la dissociation de l'un par rapport à l'autre, propose une image aussi binaire qu'épileptique. Je suis en train d'écrire un nouveau spectacle alors j'ai la tête dedans si on peut dire.

Dans la présentation de **GRANDE**, on pouvait lire : « *Et si j'avais essuyé mes larmes plutôt que d'essuyer ma cuisine, que ce serait-il passé ?* » Dans *Mémoires de l'Homme Fente*, une petite fille dit : « *Mon père transpire des larmes qu'il ne peut pas verser.* » Pourquoi tes créations gravitent-elles autour des larmes, de la transpiration, des fluides qui sortent du corps ?

Les larmes c'est comme faire pipi des yeux, c'est aussi important que pas important. Il ne faut pas faire pipi tout le temps, devant n'importe qui, mais il ne faut pas se retenir trop non plus, en faire un drame, ni culpabiliser. « *Mes cernes sont des barques qui prennent l'eau* » : c'est un de mes derniers textos. Bon, voilà, c'est vrai que j'en parle beaucoup. C'est grave, docteur ? Après, j'ai lu des choses qui m'ont passionné sur la Théorie des Humeurs d'Hippocrate.

Peut-être aussi que, quand je suis arrivée à l'école de cirque, je me suis demandée quel était, pour l'acteur, l'équivalent du salto de l'acrobate. Et je me suis dit que c'était certainement ce moment où un acteur fond en larmes : le renversement mais intérieur. J'ai passé un mois à apprendre à me faire pleurer. Non pas en restant une heure les yeux écarquillés devant un projecteur, mais en élaborant des techniques. Par exemple pour pleurer, on dit souvent qu'il faut contraindre son corps, se mettre physiquement dans une disposition aux pleurs : haleter, froncer les sourcils, grimacer avec sa bouche, retrousser les narines... Et au bout d'un moment, les larmes viennent. Une attitude artificiellement créée va venir percuter une émotion profonde, et tu te mets à vraiment pleurer. Ce qui m'a beaucoup intéressée, plus que d'y arriver ou de ne pas y arriver, c'est cette idée de créer artificiellement un stress dans le corps et d'y implanter, par des gimmicks stéréotypés, une vraie émotion.



**Dans ce même spectacle, tu portais des choses en équilibre (un mannequin de vitrine) tout en te libérant des contraintes en enlevant tes vêtements. Comment conçois-tu ta pratique de mouvements aussi contradictoires ?**

J'aime bien l'idée que l'entropie puisse aussi définir la vie : les choses dépérissent, se détruisent, et simultanément, quelque chose d'autre naît, se construit. On passe beaucoup de temps à regarder les choses disparaître, sans voir toutes celles qui se créent grâce à cette même destruction. Alors, il faut être hyper heureux des situations difficiles dans lesquelles on se met. Moi je suis hyper heureuse de mettre une voiture sur ma tête, même si je ne sais pas du tout pourquoi ! Le cirque, l'art performatif laissent vraiment parler l'inconscient sur trente mètres de plateau et à la fin tu peux traduire, décoder les raisons qui te poussent à faire ça.



**Tu dis souvent : « *L'équilibre, c'est toujours rétablir le déséquilibre.* » Est-ce que cela s'applique à toutes tes activités ?**

Là, je sors sur un label indépendant une cassette à 7€ en même temps que je participe à un premier blockbuster à 15 millions d'euros. Donc oui [*elle mime une balance qui penche fortement d'un côté, puis se redresse, ndr*], ces deux activités s'équilibrent, si on peut dire ! C'est aussi parce que je fais ce film que je peux faire cette cassette quasiment auto-financée en travaillant pendant quatre mois pour l'écrire, l'enregistrer, faire les bruitages et la musique. Mais oui : l'équilibre n'existe pas, comme le bonheur n'existe pas. C'est toujours le fait de se rendre compte qu'on est en train de pencher d'un côté ou de l'autre, trop en avant ou arrière, trop en train de penser à une chose en en faisant une autre, en en disant une autre, etc. Il n'y a que ça qui existe, et c'est de ça qu'il faut faire une quête, une fête, une joie. On n'arrive jamais nulle part.

*Mémoires de l'homme fente, Mikki Rappuleinen, sa vie, son œuvre*, de Vimala Pons, chez Transcachette Tapes, 7 € la cassette, 6 € en version numérique.

**Le livre audio et la cassette sont disponibles [ici](#).**

## Vimala Pons pour « les Mémoires de l'Homme Fente »

« Un jour, ma mère m'a dit qu'elle m'aimerait davantage si je n'avais pas de bras »



## **La vie imaginaire d'un peintre qui a existé.**

Après le théâtre, le cirque et le cinéma, Vimala Pons s'est confinée dans une cabane avec sa voix, sa clarinette et son synthé pour enregistrer un livre-audio intitulé *Mémoires de l'Homme Fente*, biopic sonore d'un peintre inconnu. Un « film sans image » DIY et totalement barré, qui finit dans les W.C d'une salle de vente aux enchères et que vous pouvez écouter [ici](#). On en profite pour parler canulars, patinage artistique, strip-tease et Brian Eno.

### **Playlist**

An Island in an Island - Mansfield.TYA

Effeuillage - Tsirihaka Harrivel et Vimala Pons

Fantastic Voyage - David Bowie

Diabolo - Areski Belkacem et Brigitte Fontaine

*Tous les jeudis, Marie Bonnissseau reçoit un Superinvité dans Super Nova (lundi au vendredi, 17-19H) pour parler de ses actus, de ses disques, de ses kiffs... et de ses peurs s'il en a.*

Visuel © *les Mémoires de l'Homme Fente* de Vimala Pons

CÔTÉ CLUB

Jeudi 26 novembre 2020 par Laurent Goumarre

**Yseult, Younès et Vimala Pons**

56 minutes



ÉCOUTER



S'ABONNER

**VIMALA PONS**

**Vimala Pons** délivre un nouveau projet de livre audio, *Mémoires de l'Homme Fente : Mikki Rappuleinen, sa Vie, son Oeuvre*. Dans la tradition des biographies approximatives d'artistes « Mikki Rappuleinen ou Mémoires de l'Homme Fente » est une biographie inventée du non moins réel peintre JC de Venty. Lors de la vente aux enchères de l'intégralité de son oeuvre en 1997, Mikki Rappuleinen est soumis à trois moments dit de « l'expérimentation de la Fente ». Névrose profonde d'anxiété aïgue ou don d'une sensibilité surnaturelle? La question reste entière. Toujours est-il que Mikki découvre sa capacité mystérieuse et envahissante dans un contexte stressant.

Vimala Pons : "Le cirque est quelque chose qui rassemble à une poésie du corps avec l'idée que l'impossible peut être réalisé"

▶ ÉCOUTER (56 MIN)



**Son actualité :** *Mikki Rappuleinenou Mémoires de l'Homme Fente*, de Vimala Pons, livre audio / court métrage sonore paru le 16 novembre en K7 audio sur le label [Transcachette Tapes](#) ainsi qu'en digital sur le bandcamp du même label.

## Sons diffusés pendant l'émission :

- Prologue du livre audio *Mikki Rappuleinenou Mémoires de l'Homme Fente* de Vimala Pons.
- Extrait du film *Les Clowns* de Fellini (1970), séquence où apparaissent Jean-Baptiste Thierrée et Victoria Chaplin.
- Extrait de "La fin de la face A" du livre audio *Mikki Rappuleinenou Mémoires de l'Homme Fente* de Vimala Pons.
- Extrait de la bande-originale de *Drowning by numbers* signée Michael Nyman, film de Peter Greenaway (1987).
- Morceau *Shit forest*, de l'album "Shit forest" de Danse Musique Rhone-Alpes.

## Avec « Mémoires de l'homme fente », Vimala Pons s'attaque au son

Dans son premier livre audio, l'actrice invente un « film sans images », un récit sonore où le confinement a joué son rôle.



Après le cirque, le théâtre, le cinéma, l'actrice Vimala Pons se frotte au son. « Film sans images » : c'est ainsi qu'elle a estampillé son premier livre audio, *Mémoires de l'Homme Fente*, qui sort en cassette audio et en format numérique. Juste formule tant, même les yeux clos, l'auditeur peut voir surgir les scènes qu'elle décrit avec malice : une mise aux enchères des tableaux d'un peintre qui nous fait passer d'une salle des ventes à des scènes d'enfance, en offrant un détour halluciné par les toilettes. Réminiscences ? Réel ? Fantasmés ? On ne sait jamais vraiment où on est, « *comme quand, dans la vie, notre cerveau s'égaré, passe d'une conversation à une fixette absurde, d'un mot à un souvenir lointain qui remonte* », sourit la trentenaire.

---

**« Depuis cinq-six ans, j'écoute beaucoup de films à l'oreille, sans les images. C'est parti d'un vidéoprojecteur cassé. Il y a des films que je connais presque par cœur, au son, des Fellini ou "La Vie aquatique", de Wes Anderson. »**

La commande, passée par Loup Gangloff, du label Transcachette Tapes, est simple : Vimala a carte blanche pour enregistrer une cassette. « *J'ai commencé par recueillir des bribes de sons de spectacles, mais j'ai vite compris que la musique n'est pas mon médium* », se souvient la comédienne. Un soir, son amie Julia Lanoë (membre des groupes Sexy Sushi et Mansfield. TYA), autrice de quatorze copies de tableaux peints d'après un paysage de montagne déniché dans une brocante et signé d'un mystérieux J.C.

De Venty, lui demande, entre deux bières, d'improviser une fausse vente aux enchères de ces toiles. « *Je me suis isolée une demi-heure dans la soirée où nous étions et j'ai écrit les arguments d'un commissaire-priseur pour faire monter les enchères de chaque copie : de là est née l'idée d'essayer de faire la biographie de ce J.C. De Venty inconnu.* » Et celle qui aime les cassettes du journaliste conteur Alain Decaux d'ajouter : « *Depuis cinq-six ans, j'écoute beaucoup de films à l'oreille, sans les images. C'est parti d'un vidéoprojecteur cassé. Il y a des films que je connais presque par cœur, au son, des Fellini ou La Vie aquatique, de Wes Anderson.* »

## Un peintre imaginaire

A l'été 2018, elle tricote donc sur son carnet la biographie imaginaire du peintre : elle lui offre des origines hongroises, un père exigeant, un caractère, et le gratifie d'un pseudonyme d'artiste, Mikki Rappuleinen. L'été suivant, elle s'isole dans sa cabane de La Tremblade, en Charente-Maritime, avec carte son, micro, ordinateur et instruments (synthétiseurs, clarinette, flûte, xylophone...), et réalise une première version de travail. « *Un habillage d'ambiance, explique-t-elle. Je tenais à m'arrêter juste avant que cela ne devienne de la musique.* »

Mais c'est confinée que Vimala Pons a dû terminer l'ensemble. « *A l'origine, je voulais que les rôles soient interprétés par des réalisateurs et des acteurs avec lesquels j'ai travaillé par le passé* » : Bruno Podalydès, Antonin Peretjatko, Baya Kasmî ou son complice Tsirihaka Harivel... Dans l'impossibilité d'aller enregistrer leurs voix au printemps dernier, elle a pris en charge tous les rôles, ses camarades ayant simplement envoyé par e-mails quelques captations de phrases, mixées ensuite avec les bruitages (chuchotements, bruits de pas) réalisés dans son appartement.

Au bout du compte, l'aventure lui a pris des mois. « *Je ne m'étais pas rendu compte que tenir un récit sur 52 minutes allait être aussi long* », reconnaît la comédienne. Et qu'importe, puisque déjà elle s'y réessaie : elle vient d'achever le mixage d'un nouveau livre audio, une romance entre deux femmes, en anglais, attendu en vinyle chez Warrior Records et Kythibong, en avril 2021.

¶ *Mémoires de l'Homme Fente*, de Vimala Pons, chez Transcachette  
Tapes, 7 € la cassette, 6 € en version numérique. Sortie le  
16 novembre.



CASQUE T'ÉBOUTES ?

## Vimala Pons actrice «J'écoute des films»

**C**ône mutine et espigle de la dernière génération de réalisateurs français (Peretjatko, Mandico ou Betbeder), Vimala Pons est aussi un des talents singuliers du cirque contemporain. Alors qu'elle achève *Mémoires de l'homme fente*, Mikki Rappuleinen, sa vie, son œuvre, présenté comme «un moyen métrage sans image, prochainement édité en cassette audio» (1), elle a mis toute sa fantaisie et sa large culture musicale dans ses réponses à notre questionnaire.

**Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescente avec votre argent ?**

C'était un tir groupé, deux cassettes et un single : un livre audio de la biographie de Franz Liszt par Jean-Yves Patte, l'album *The Sign* d'Ace of Base et *It's Like That* de Run DMC.

**Votre moyen préféré pour écouter de la musique ?**

Cassette, CD et numérique.

**Le dernier disque que vous avez acheté ?**

Fatalist Love de Michelle Gurevich, sur iTunes.

**Où préférez-vous écouter de la musique ?**

Dans mes oreilles.

**Un disque fétiche pour bien débuter la journée ?**

Nicolas Cueille et le synthétiseur Yamaha CS1X.

**Avez-vous besoin de musique pour travailler ou de silence ?**

J'ai besoin d'écouter un film (au hasard, *Sylvia Scarlett* de George Cukor) plus une musique atmosphérique (par exemple, *Pier & Loft* de Hiroshi Yoshimura) et, par moments, d'ajouter un troisième point de diffusion avec quelque chose de plus tubésque (par exemple, *Portugal* d'Eleven Pond).

**La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir ?**

Evidemment *Valse triste* de Sibelius, superposée à *The Sweetest Taboo* de Sade, que je mets sur pause de temps à autre pour écouter *Dans les yeux de ma mère* d'Arno.

**Votre musique de film préférée ?**

La musique d'*Akira* de Geinoh Yamashirogumi et toutes les musiques de films d'Eric Benz.

**Le disque pour survivre sur une île déserte ?**

Tous les clips de Palmbomen II et *Hounds of Love* de Kate Bush.

**Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art ?**

*Philharmony* de Haruomi Hosono.

**Un disque que vous aimeriez entendre à vos funérailles ?**

Un pot-pourri. *Old Abram Brown* de Benjamin Britten, puis *She's a Maniac* de Michael Sembello, ensuite (*The Strange Circumstances Which Led to*) *Vladimir and Olga* des

Stranglers et, enfin, *An Island in an Island* de Mansfield. TYA.

**Préférez-vous les disques ou la musique live ?**

Tu préfères papa ou maman ? Papa. Sinon je préfère particulièrement les concerts de Heimat et les disques d'Olivier Demeaux et Armelle.

**Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie ?**

Le générique d'*Ancient Aliens*, une série documentaire sur les extraterrestres.

**Votre plus beau concert ?**

Deux Boules Vanille au festival Yeah à Lourmarin, le meilleur groupe avec des batteries dans le festival de Laurent Garnier.

**Allez-vous en club pour danser, draguer, écouter de la musique sur un bon soundsystem ou n'allez-vous jamais en club ?**

Je vais en club pour écouter *Tout est beau* d'Erwan Ha Kyoon Larcher et après je rentre regarder *True Stories*, le seul long métrage de David Byrne. Quelle belle soirée.

**Savez-vous ce qu'est le drone metal ?**

Oui, et je préfère *Einfach da sein* de Kompromat.

**Le dernier disque que vous avez écouté en boucle ?**

*Bright Red* de Laurie Anderson et *Jardin du bœuf* de Les Trucs

**La chanson qui vous fait toujours pleurer ?**

*Diabolo* de Brigitte Fontaine et *Areski* de Belkacem.

**Le groupe dont vous auriez aimé faire partie ?**

Celui formé par Mark Hollis (le chanteur de Talk Talk), Felix Kubin et Elli Medeiros.

Recueilli par ALEXIS BERNIER

(1) www.toutcaqueca.com

**SES MORCEAUX FÉTICHES**

**CHRISTOPHE** *Cette vie-là* (1966)

**DAF** *Der Räuber und der Prinz* (1981)

**LUIGI BOCCHERINI** *Stabat Mater*, chanté par Agnès Mellon (1991)

### LE SONDRAMA

De JULIETTE BENSIMON-MARCHINA

Chaque semaine, la dessinatrice réinterprète l'une de ses chansons cultes.

Blue Swede, *Hooke d on a Feeling*

